Document generated on 03/05/2025 5:04 p.m.

24 images

Zéro de conduite
La marche à suivre de Jean-François Caissy

Robert Daudelin

Number 169, October–November 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72756ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Daudelin, R. (2014). Review of [Zéro de conduite / *La marche à suivre* de Jean-François Caissy]. *24 images*, (169), 60–60.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La marche à suivre de Jean-François Caissy

Zéro de conduite

par Robert Daudelin

© 2014 Office national du film du Canada

En 1978, caméra au poing, Georges Dufaux s'était immiscé durant plusieurs mois dans le quotidien d'une grande polyvalente de la Rive-Sud de Montréal. *Les enfants des normes*, la série de huit films d'une heure qui résulta de ce tournage inédit fit grand bruit. Nous y découvrions un univers, avec ses codes et ses rituels, et notre perception de ce lieu alors relativement nouveau, la polyvalente, en était violemment ébranlée. Dufaux, caméraman exceptionnel et grand maître du cinéma direct, privilégiait l'approche sociologique, avec la générosité habituelle de son regard humaniste.

Le rapprochement spontané avec le très beau film de Jean-François Caissy peut sembler hasardeux : il tient de fait essentiellement au lieu, un grand secondaire quelque part en Gaspésie (ce lieu n'est jamais nommé, délibérément, à l'évidence), et aux protagonistes, des adolescents qui ruent un peu dans les brancards, tentant de se faire une place dans la vie. La comparaison entre les deux films s'arrête là : leurs qualités respectives ne sont pas en cause, non plus que ce qu'ils apportent au spectateur pour nous aider à mieux connaître cette génération.

À l'approche sociologique de Dufaux, Caissy préfère une approche que nous qualifierons de *poétique*, si tant est que la poésie puisse être une forme de connaissance – ce dont nous ne doutons pas. Le rythme du film (qui s'accorde harmonieusement aux saisons), sa ponctuation qui utilise la beauté particulière de la nature gaspésienne, aussi bien que la musique (astucieusement choisie) qui tient périodiquement lieu de commentaire, tous ces éléments se conjuguent en un discours d'une grande élégance, vis-à-vis lequel le spectateur doit s'abandonner totalement.

Ainsi, il y a un côté ***400 coups*** dans la façon dont Caissy filme les séances où ses héros sont confrontés aux questions, remarques, admonestations et conseils des enseignants et autres psys de leur école : ce sont autant d'Antoine Doinel, aussi touchants que troublants, qui défilent devant nous, sollicitant notre compréhension. Il y a une telle qualité d'attention dans le filmage – pourtant minimaliste – de ces entretiens, que notre adhésion est acquise, la tendresse du regard du cinéaste et son respect de ses protagonistes nous ayant d'emblée convaincus qu'il fallait les écouter, les aimer. Ce respect est notamment illustré dans la disponibilité de Caissy à filmer les « exploits » de ses « héros » avec les véhicules tout-terrain ou le 4x4 qui « spinne » sur l'huile dont on a enduit le pont de bois. Le long plan d'ouverture du film, dans lequel apparaît soudainement un « filmeur », annonçait déjà la couleur.

Nous savions depuis ***La belle visite*** (2009) que Jean-François Caissy savait faire confiance à l'image (il est secondé ici à nouveau de façon admirable par Nicolas Canniccioni à la photo), se préoccupant de l'équilibre plastique de chaque scène, fut-elle objectivement d'une supposée banalité – la rentrée matinale à l'école de quelques étudiants se frayant un chemin dans la neige, par exemple. Le cinéaste ne craint pas de ralentir son récit en l'interrompant pour nous faire admirer un paysage de neige d'un noir et blanc tout en couleurs, ou encore nous amuser avec le ballet rigoureusement réglé des autobus jaunes quittant en bel ordre le stationnement de l'école. (Certains plans n'ont, à la limite, qu'une fonction esthétique, tel ce beau plan des poissons en papier mâché, nullement gratuit, harmonieusement intégré au montage de la séquence et qui, en plus, ouvre la porte toute grande sur le rêve).

Ainsi, se jeter dans la rivière du haut du vieux pont de chemin de fer, c'est plonger dans la vie, comme on peut le faire quand on a 14 ans, en fermant les yeux ; gravir imprudemment la structure métallique d'un autre pont, c'est prendre les risques qu'il faut si l'on veut se faire une place en ce monde.

Cinéma de poésie qui s'inscrit d'abord sur les beaux visages de ces garçons et de ces filles, c'est pourtant aussi, et simultanément, un cinéma de découverte et de connaissance. Quand s'arrête ***La marche à suivre***, nous avons le sentiment précieux d'avoir appris beaucoup de choses, de nous être rapprochés, intimement presque, de ces « mutants » dont les gestes nous échappent si facilement. Et alors, on se dit que ce film singulier est décidément trop court et qu'on aurait voulu fréquenter davantage ces petits Gaspésiens que Jean-François Caissy a su si bien filmer.

Québec, 2014. Ré. et scé. : Jean-François Caissy. Ph. : Nicolas Canniccioni. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. 76 minutes. Prod. : Johanne Bergeron et O.N.F. Dist. : O.N.F.

Sortie prévue : 28 novembre 2014